

**Elseneur**

36 | 2021

Écrit sur l'écorce, la pierre, la neige...

---

Jérôme Prieur, *Lanterne magique. Avant le cinéma*

Loïck Dutot

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/elseneur/345>

**Éditeur**

Presses universitaires de Caen

**Édition imprimée**

Date de publication : 16 décembre 2021

Pagination : 163-165

ISBN : 978-2-38185-166-2

ISSN : 0758-3478

**Référence électronique**

Loïck Dutot, « Jérôme Prieur, *Lanterne magique. Avant le cinéma* », *Elseneur* [En ligne], 36 | 2021, mis en ligne le 05 janvier 2023, consulté le 26 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/elseneur/345>

---



Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0  
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

Dans sa dernière partie, Élodie Raimbault observe comment le texte est « façonné par le territoire dans lequel il est ancré » (p. 30), en interrogeant la réception des textes de Kipling en fonction de la situation géographique de son lectorat et en montrant combien l'Orient et le Sussex, chers à Kipling, « nourrissent son imaginaire et sa réflexion sur les territoires » (p. 249). Elle explique enfin en quoi, indépendamment de ces territoires, son écriture est traversée et transformée par trois topiques : celles de la frontière, de l'enfermement et de l'errance, qui créent « des ponts » (p. 322) entre les textes protéiformes de Kipling comme entre ses représentations ambivalentes des différents espaces.

Ces motifs spatiaux apparaissent ainsi comme une clef de lecture pour tenter de résoudre l'hétérogénéité de l'écriture et des représentations kiplingiennes, dont l'autrice formule le « mode d'emploi » en conclusion : « il convient d'avoir conscience des frontières qui délimitent autant qu'elles mettent en contact les différents espaces ; mais il convient aussi d'oser parfois les transgresser » (p. 330). La recherche d'une poétique de l'espace kiplingien conduit ainsi à la mise en évidence d'une *poïétique* dont les règles, si elles n'ont pas été formulées par Kipling, sont à découvrir en explorant son œuvre en tous sens.

Florine LEMARCHAND

*Université de Caen Normandie*

## Jérôme Prieur, *Lanterne magique. Avant le cinéma*, Paris, Fario (Théodore Balmoral), 2021, 240 p.

Écrivain et cinéaste, Jérôme Prieur offre avec son dernier essai *Lanterne magique. Avant le cinéma* une nouvelle réflexion sur l'image, son histoire et ses (r)évolutions. Au cours des quelque 240 pages de son ouvrage, il se donne pour ambition de revenir aux origines, explique-t-il dans sa préface, de cette « mutation qui avait affecté l'espèce humaine quand un train s'était mis à foncer sur les clients du *Grand Café* » (p. 10), autrement dit aux racines des séances cinématographiques et des nouvelles potentialités de l'image, en abordant le sujet des projections de lanterne magique et des expériences fantasmagoriques, sur une période embrassant le siècle des Lumières et le premier XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour mener à bien cette archéologie de l'image lumineuse, l'auteur prend appui sur nombre de sources (Mémoires, traités scientifiques, textes littéraires, etc.) citées tout au long du livre, et principalement sur deux

œuvres, celle de Proust d'une part, et les *Mémoires récréatifs, scientifiques et anecdotiques d'un physicien-aéronaute* d'Étienne-Gaspard Robertson d'autre part. Dans l'œuvre proustienne, Jérôme Prieur s'attarde bien entendu sur les moments consacrés à la lanterne magique, par exemple dans *Du côté de chez Swann*, car « à Combray, c'est de la lanterne magique que naît la biographie, et l'enfance remonte » (p. 30), ou dans *Jean Santeuil*, pour plonger le lecteur dans le trouble ressenti par les personnages face aux images se mouvant dans l'obscurité, et qui fait écho à celui vécu par les spectateurs du temps de Robertson (1763-1837). Celui-ci, bien moins connu que Proust, est l'inventeur de la fantasmagorie, qui lui permit de faire carrière au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Jérôme Prieur peint cet homme mystérieux au détour de quelques pages tel un personnage de roman, au croisement d'un Jean Valjean, d'un Ursus et d'un Étienne Lantier (p. 37-42). Ses *Mémoires* proposent « une réflexion sur le spectacle lumineux, sur l'illusion et la croyance, une réflexion sur le rôle du spectateur » (p. 13) à partir de laquelle Jérôme Prieur entreprend de retracer une atmosphère, une ambiance, des désirs, qui menaient les badauds et les spectateurs avertis aux projections fantasmagoriques proposées par Robertson. Dans un récit captivant, enchanteur par moments, à la coloration romanesque, l'auteur s'applique à retranscrire la superposition des images et des souvenirs, des rêves et des cauchemars, et à illustrer un dérèglement de sens qu'il dit « mis en alerte, et en défaut » par les fantasmagories, car « [l]a vie est rendue aux pouvoirs de l'image. La salle de spectacle s'escamote, la réalité change de cours. [...] Elle répand une brume où la vue monte et où le corps se désagrège » (p. 26). Le livre mêle ces réflexions sur le pouvoir de l'image à l'évocation de séances qui s'inscrivent dans une effervescence historique, populaire, festive, mais aussi dans un moment où la science fait sensation (on y découvre un foisonnement d'inventions d'optique notamment), et où le savant peut également être un amuseur, un artiste.

Ce faisant, apparaissent avec les fantasmagories de Robertson des potentialités nouvelles, plus ou moins scientifiques, comme la capacité à « matérialiser » des fantômes (p. 92), ou à offrir un contenu éducatif (p. 157). Sur le plan esthétique, c'est là un moyen de proposer un nouveau souffle au spectacle, de lui ouvrir de nouveaux horizons. Ainsi sont rapportées tout au long du livre diverses séances de projections, certaines aux ambiances mystérieuses, et les réactions qu'elles provoquent chez les spectateurs (p. 95). Durant ces séances, très en vogue, l'obscurité de la salle favorise les rencontres et permet aux comportements les plus libertins de s'exprimer (p. 202). On découvre par ailleurs les différentes formes de bruitage qui pouvaient exister, au moyen d'instruments, de machineries, ou de voix humaines (p. 153). Toutes ces potentialités d'usage et

ces attitudes spectatorielles annoncent celles du cinématographe, moins d'un siècle plus tard.

Jérôme Prieur construit ainsi son ouvrage à travers le parcours d'un grand nombre de citations, de romans comme d'essais ou de souvenirs, qui permettent de suivre les évolutions, les réactions, les rencontres liées aux fantasmagories de Robertson. L'auteur s'approprie les témoignages et textes rencontrés lors de ses recherches pour les faire revivre, en laissant par moments l'impression qu'il a lui-même assisté aux représentations fantasmagoriques. On lit ce livre comme une mise en récit des *Mémoires* de Robertson, avec des citations assorties de commentaires, et illustrée par des extraits de Proust. Tout cela plonge le lecteur dans un spectacle précinématographique, ainsi que l'indique le titre de l'ouvrage, mais par bien des aspects nous reconnaissons déjà le cinéma des premiers temps.

Loïck DUTOT

*Université de Caen Normandie*

**Céline Léger, Jules Vallès, la fabrique médiatique de l'événement (1857-1870), Paris, Presses universitaires de Saint-Étienne (Le XIX<sup>e</sup> siècle en représentation[s]), 2021, 490 p.**

Issu de la thèse qu'elle a soutenue en 2017, l'ouvrage de Céline Léger propose une étude de la production précommunarde vallésienne pour comprendre les enjeux de la notion d'événement avant 1871. On connaît en général Jules Vallès par les mythes qui entourent celui que l'on pensait « mort avec cette Commune dont il avait été un des plus ardents soutiens »<sup>2</sup>. L'originalité de l'étude consiste à penser la production journalistique de Vallès entre 1857, date de son entrée en littérature, et avril 1870, date à laquelle son journal *La Rue* disparaît.

Dans une première partie Céline Léger s'attache à montrer comment Vallès remet en cause les « artefacts culturels »<sup>3</sup> : les monuments concrets, et les monuments symboliques et immatériels que sont la figure du grand homme et le haut fait. Elle s'intéresse notamment à la dénonciation par Vallès du mythe construit autour des concepts que sont la gloire, « caution

2. *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), Paris, Nouveau Monde éditions (Opus Magnum), 2011, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 39.